

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Continuous pagination.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SOMMAIRE.—La planète inhabitable.—La veillée.—La rente viagère.—Le festin des Jeunes Frances.—Jean et Sébastien Cabot.—La tenure seigneuriale en Canada.—Industrie.—La Revue Française.—Des associations.—Histoire de la semaine.

POÉSIE.

La Planète inhabitable.

Si l'on jette un regard sur le double hémisphère,
On voit bien que la vie est difficile à faire ;
C'est un rude travail du début à la fin !
Depuis le cap de Horn jusqu'au pic de Baffin,
Des vallons de l'Atlas au golfe de la Table
Examinez la Terre, elle est inhabitable !

Ne parlons pas du Nord ; les hommes condamnés
À vivre sur le sol où leurs pères sont nés,
Bien qu'admirant la pluie ou la neige qui tombe,
Disent tous que ce Nord est une immense tombe,
Un enfer à la glace, où les pâles humains
Passent leur triste vie à réchauffer leurs mains :
Dieu, d'abord, concéda, sous de froides haleines,
Leurs terres aux ours blancs, et leurs mers aux ba-

loines ;
Le Nord ne fut pas mis au monde, assurément,
Pour le frileux mortel créé sans vêtement ;
L'homme enclin à l'erreur, prompt à changer de place,
Usurpa le domaine envahi par la glace,
Contraria le ciel, renia le soleil,
Dit un adieu stupide à l'Orient vermeil,
S'éprit des blancs frimas arrondis en coupole,
Et se chaussa de neige, en se coiffant du pôle.

Laissons-le vivre en paix sur le glaçon uni,
Et ne l'insultons point ; il est assez puni !

Or, en nous éloignant de la zone polaire,
Parcourons les climats que le soleil éclaire,
Et que le voyageur nous peint comme si doux
Depuis le Var français jusqu'aux fleuves indous.

Gènes me plairait fort, mais il faut que Dieu daigne
Donner un peu de grâce à son roi de Sardaigne,
Prince trop soupçonneux, qui d'un ennui mortel
Tourmente l'étranger dans son paisible hôtel.

L'Italie est trompeuse, et belle en apparence ;
Venise est un torbeau ; l'ise un désert ; Florence
Est un Paris toscan, et tout l'amour de l'art
Ne détruit pas son froid, sa pluie et son brouillard.

Rome appelle le monde aux pieds de sa statue,
Mais la fièvre d'accès la maigrit et la tue,
Et sans les dessécher, les trésors des Latins
Se sont tous mis à sec sur les marais Pontins.

Naples, sirène brune, à Baïn nous enchante ;
Elle a de doux parfums, elle a le flot qui chante.
Mais, là, le Sybarite, un matin, étonné,
S'éveille avec dix pieds de cendres sur le nez,
Et vingt siècles après, ses os couverts de rouille
Sont extraits par un roi de quelque noble fouille,
Et mis, sous étiquette, au muséum savant
Pour égayer les sots qui passeront devant.

Un doux charme descend sur Malte ou la Sicile ;
Mais qui consent à vivre étouffé dans une île ?
L'air vous manque, en songeant que sur tout l'horizon
L'Océan guichetier vous écroute en prison.

Le pays des grands rois et des grands architectes,
L'Égypte, n'a gardé pour nous que ses insectes,
Et montre, sur des bords autrefois si vantés,
Les sept fléaux de Dieu par Moïse inventés.
Malgré toi, savant Clot, qui pour l'Égypte plaides,
Les femmes des harems y sont noires, mais laides ;
Les hommes, le front bas, y marchent en troupeau,
Et le vent au désert leur boucano la peau !

L'Afrique intérieure est un pays céleste ;
Mais le fauve lion et le tigre au pied lesté
Ont conquis cette zone et ne la cèdent pas.
L'homme sur la limite à peine fait un pas
Que tous les monstres noirs, mis sous cloche dans
L'arche,
Accourent, crins au vent, et lui ferment la marche.
Dieu n'a fait le soleil, n'a courbé les rameaux,
N'a semé le gazon que pour les animaux.
Le lion règne en roi dans ce vaste domaine ;
Libre de nos soucis, sa grandeur s'y promène ;
C'est pour lui que l'Afrique a ces arbres épais
Qui versent la fraîcheur, les parfums et la paix :
Il trouve au pied des monts la grotte familière
Que le ciel tapissa de velours et de lierre ;
Il trouve le beau lac couronné de roseaux
Où s'étanche sa soif dans de limpides eaux :
Quand la faim à ses flancs vient attacher des ailes,
Il choisit son festin dans un vol de gazelles ;
Il mange la chair fraîche, il boit le sang vermeil,
Et, sa griffe léchée, il dort d'un doux sommeil :
Jamais sur son poitrail, éternellement sain,
Ne chemine à tâtons le doigt d'un médecin :
Sur lui, la volupté ne creuse point de traces :
Comme un roi chevelu des primitives races,
Il voit autour de lui bondir des nouveau-nés
Qui se portent fort bien sans être vaccinés,
Et ce vieillard robuste, à son heure dernière,
N'a pas un cheveu blanc sur sa blonde crinière !

C'est donc ainsi partout, en ce monde ; jamais
On ne trouve un bonheur, sans y coudre le MAIS ;
Ce satanique MAIS que le ciel débonnaire
Devrait rayer du monde et du dictionnaire.

Poursuivons : Ce serait un espoir chimérique
De croire qu'on peut être heureux en Amérique.
L'Océan traversé sans naufrage, voguons
Vers la Terre de Feu ; craignez les Patagons,
Polyphèmes errants : craignez le cannibale
Qui pour flèche, aujourd'hui, tire un fusil à balle,
Et qui, la crosse en joue et les tendons roidis,
Narguerait Robinson et tous ses Vendredis :
Et la chauve-souris qui, sur votre figure,
Jette une niole de plomb de cinq pieds d'envorgure :
Craignez par-dessus tout le serpent assassin,
Ce noir clocher qui rampe et sonne le tocsin.
Si vous voyez un lac, un fleuve semé d'îles,
Ne prenez pas un bain, craignez les crocodiles :
Si le soleil vous cuit, ne vous abritez pas
Sous ce bois ; la panthère y cherche son repas.
Voyez-vous ce pré vert que la fleur blanche émaille,
Pour y dormir prenez une cotte de maille.
Car des insectes noirs, jaunes, bleus, rouges, verts,
Capricieux enfants du fécond univers,
Folâtrant sous vos doigts, sourds à vos clameurs vaines,
Amoureux du beau sang qui coule dans vos veines,
Ont tatoué partout à travers vos habits
Votre corps, vaste écrin de venimeux rubis.

Tels sont les agréments de tes splendides zones,
Fleuve océan, qui tient ton nom des Amazones,
Pays où le soleil ne fait point d'ombre au mur,
Où le mercure en feu saute sur Réaumur !
Et si l'on a bravé par courage ou démeuce
L'Amérique du Sud, ménagerie immense,
Cirque de la nature, ouvert sous l'équateur,
Où l'homme se débat comme un gladiateur,
Toujours quelque volcan se rallume à la ronde ;
Aujourd'hui Quito brûle, et demain Lima gronde,
Et sur quelque horizon que se portent vos yeux,
Le feu d'enfer se mêle à la flamme des cieus.

Puis, l'Espagne nous dit : Viens me voir, je suis belle,
L' amoureux voyageur me trouve peu rebelle :
J'ai de l'or sur ma tête, et des fleurs à la main ;
J'ai l'ogive moresque et le cintre romain ;
J'ai des golfes charmants où la montagne abrito
Le grand chêne et la fleur, l'arbre et la marguerite ;
J'ai des oiseaux dorés qui chantent à ravir
Dans les jasmins du Tage et du Gundalquivir ;
Et le soir, quand au ciel le soleil se dérobe,
Les yeux meurent d'amour aux franges de ma robe.
Certes, après ces vers, à toute heure, à tout âge,
Qui ne se lancerait vers un pareil voyage ?
Eh bien ! malgré ses fleurs, son ciel, ses rossignols,
L'Espagne est un pays trop rempli d'Espagnols ;
On y fait une guerre atroce de démence
Qui sans cesso finit et toujours recommence ;
On y trouve partout, sur ses pas hasardeux,
La ballo de Carlos ou d'Isabelle deux :
Arrivez-vous, à jeun, aux portes d'une ville,
L'auberge a disparu dans la guerre civile,
Sa cuisine, d'ailleurs, abhorre les repas,
C'est le seul lieu d'Espagne où le feu n'entre pas.
Traversez-vous, au pas, un bois de sycomores,
En rêvant à l'éloge, aux Goths, au Cid, aux Mores,
Un bandit pastoral, l'escopette à la main,
Comme au temps de Gilblas, vous barre le chemin :
Heureux, s'il ne veut pas, mécontent du salaire,
Vous étrangler ensuite avec son scapulaire !

Adieu donc, bello Espagne ! il faut, d'un pas léger,
Rentrer chez nous, et fuir tout pays étranger.
Allons au vrai midi des rives fortunées,
Car la neige et l'ours noir règnent aux Pyrénées ;
Bayonne et Perpignan, un peu trop à l'écart,
Pour moi, ne sont placés qu'au midi moins un quart
Salut, noble Provence ! ô toi que je révère !
Toi qui dans tes loisirs inventa le trouvère
Dont la guitare triste et le vers chevrotant
Endormaient, tous les soirs, une belle en chantant !
Entendez-vous ce vent qui déchiro la terre
Comme l'artillerie ou comme le tonnerre,
Soulève les cailloux d'un effort sans rival,
Et jette un cavalier du haut de son cheval ?
Vent massif ! il remplit le vide de l'espace ;
On croirait voir dans l'air sa forme quand il passe ;
Il semble secourir de son bras étouffant
Notre planète en deuil comme un ballon d'enfant !

C'est donc fini ! la paix est un bien chimérique !
Le bonheur n'est donné qu'aux monstres de l'Afrique ;
Oh ! puisque nous avons le malheur d'être humains,
Résignons-nous ; laissons leur poudre aux grands
chemins,
Et demandons à Dieu planant sur la nuée,
Qu'ici-bas notre peine au moins soit commuée,
Et pour vivre joyeux, mes amis, oublions
Notre dignité d'homme, et faisons-nous lions !

LITTÉRATURE.

La veillée.

HISTOIRE DE NAPOLEON CONTÉE DANS UNE GRANGE, PAR UN VIEUX SOLDAT.

(Quelques renseignements sur les acteurs de cette scène sont nécessaires pour en faire comprendre tout l'intérêt. GOGUELAT, le conteur, est un ancien fantassin de la Garde Impériale. GONDRIEN, auditeur passif, est un des pontonniers qui sont entrés dans la Bérézina pour y enfoncer les chevalets des ponts, lors de la retraite de Moscou, et le seul de son corps qui ait survécu ; il en est resté sourd. GENESTAS est un vieil officier de cavalerie furtivement introduit dans la grange par M. BENASSIS, le médecin de campagne. Ils sont cachés tous deux dans le foin pour entendre le récit des soldats. La veillée y est commencée ; un vieux paysan vient de finir l'histoire populaire de LA BOSSUE COURAGEUSE).

— Je n'aime point ces histoires-là. Ça me fait peur, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— Ça, c'est vrai, dit le garde-champêtre. Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'Empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le Picton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même ! Nous les connaissons pour vous les avoir vu dire bien des fois ; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'Empereur ! s'écrièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez, répondit Goguelat ? Eh bien ! vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette.

— Non ! l'Empereur ! l'Empereur !

Alors, le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distinguent les soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune ; puis, s'appuyant le corps sur la jambe gauche, il avança la droite, et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de l'homme qu'il allait peindre.

Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : c'est une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps, et une fine, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie ! Donc, elle demande que Dieu le protège, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

— Maintenant, suivez-moi bien ! Et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel ?

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes, les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore : il monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde la bataille et dit :

— Ça va bien !... Un de mes intriguants à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, à ce qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'Empereur quand il s'en va. Oh ! raffé ! pus de panache ! Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier, et qu'il choisissait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant, ni capitaine ! Ah ! bien oui ! En chef, tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, il nous tombe, tout maigrelet, général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

— Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or,

mettez-vous dans le fanal que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers ; mais, mes enfants, faut marcher, pour les aller prendre à Milan, où il y en a."

Et l'on a marché. Le Français était écrasé, plat comme une punaise ; il se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt-mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre ! Et on marche la nuit, on marche le jour, on les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise ; il les pelote très-bien ; leur chippe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup, en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin, leur prend leurs canons, les vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bats sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, partout. Voilà les troupes qui se remplument, parce que, voyez-vous, l'Empereur, qu'était un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Alors, le pekin nous loge, nous chrêti, et les femmes aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin finale, en ventose 96, qu'était dans ce tems-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin de ce pays des marmottes ; mais, après la campagne, nous fûmes maîtres de l'Italie comme Napoléon l'avait prédit. Et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne ; tout était brossé. Les autres demandaient grâce à genoux ! La paix était conquisse.

— Un homme aurait-il pu faire cela ? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr.

Il se subdivisait comme les cinq pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit ; les sentinelles le voyaient toujours aller et venir ; ne dormait, ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat l'adopte pour son père. Et en avant. Les autres, à Paris, voyant cela, se disent : — "Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel. Il est singulièrement capable de mettre la main sur la France, faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être !" Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Et le fait est qu'on lui donne ordre de faire une faction en Egypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait endiablés, et leur dit comme ça :

— "Mes amis, pour le quart-d'heure, on nous donne l'Egypte à manger. Mais nous l'avalerons en deux tems et deux mouvements comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant !..."

En avant ! mes amis ! disent les sergens. Et l'on arrive à Toulon, route d'Egypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand nous embarquons, Napoléon nous dit : — "Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général a la propriété d'une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protège..." Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte comme une orange, pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Egypte. Bon. Là, autre consigne. Les Egyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géans pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis ; parce que c'est un pays de géants et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme des montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

— "Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les peuples sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord ; parce que nous aurons tout après ! marchez..."

Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit, sous le nom de Kébu-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire : *le sultan fait jeu*, en ont une peur comme du diable. Alors le Grand-Turc, l'Asie, l'Afrique ont recours à la magie, et on nous envoie un démon, nommé le Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du tems. Il y en a qui l'ont vu, mais moi, je n'ai pas de raison pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie, et les Mamelucks, qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui repren-

dre le sceau de Salomon, un de leurs talismans à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

— Ha ça, dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon ? Était-ce naturel ?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux géants, et se transportait en un clin d'œil, d'un lieu à un autre, comme un oiseau : le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamans gros comme des œufs de pigeons, marché que le mameluck dont elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute ; car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Gizeh et devant les pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlué voyaient des eaux dont on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que cela faisait suer. Mais nous mangeons le mameluck à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Egypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus ; et où il y avait des milliers de statues, les plus beaux diables de la nature, une chose particulière, une infinité de lezards. Pendant qu'il était occupé aux affaires de l'intérieur, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir ; car ils ne savaient qu'à s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'esprit de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet, son cher père, veut se venger de l'Angleterre et lui prend les Indes, pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamans, de l'or, pour faire la paie aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte ! Alors tout le monde défile à la parade. Le soldat mourant ne peut pas prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec acharnement. Mais la peste était la plus forte, et il n'y avait pas à dire : mon bel ami ! Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose ; toute l'armée l'a vu !

— Autre preuve que rien chez lui n'était naturel.

Les mamelucks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, viennent nous barrer le chemin ; mais, avec Napoléon, se force-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres : — "Allez me nettoyer la route." Or, Junot qu'était un sabreur au premier numéro et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décausé tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général. Napoléon absent, la France s'était laissé manger le cœur par les gens de Paris qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, leurs vivres, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'étaient des imbéciles qui s'amusaient à bavarder, au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées ; l'homme n'était plus là. Voyez-vous, je dis l'homme, parce que plusieurs l'ont appelé l'homme ; mais c'était une bête, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous autres qui étions les hommes ! ... Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, dont il a bouculé dans la mer plus d'une grande moitié. Ce fut son dernier coup de tonnerre en Egypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas : — "Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille." Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand matin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner de ce pays-là ; mais ça fuit tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel qui criait la soif ; il lui a tendu sa gourde, et aussitôt qu'il a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune* ; et en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée.

Était-ce naturel ?

Bah ? aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il

a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore ; mais lui convoque le gouvernement.

— "Qu'avez-vous fait de mes enfans les soldats, qui dit aux avocats ; vous êtes un tas de galopins qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content."

Pour lors, ils veulent babiller et le tuer ; mais minute ! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup, passe Consul ; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole ; lui rend ses églises, rétablit sa religion, les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être traçassés ; *segundo*, le bourgeois qui fait son commerce sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi ; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait injustement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle ; parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, il paraît en Italie comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit ; les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine ! Haouf !... Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que tout le monde l'entende, et ça a suffi. — "Nous n'en jouons plus," que disent les Allemands. — "Assez comme ça ! disent les autres. Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'Empereur a inventé la Légion d'Honneur, une bien belle chose, allez.

— "En France, qu'il a dit à Boulogne devant l'armée entière, tout le monde a du courage ! Donc le Civil qui fera des actions d'éclat dans sa partie, sera soldat, et le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'Honneur."

Nous autres qui étions là-bas, nous revenons d'Égypte. Tout était changé ! nous l'avions laissé général ; en un rien de temps, nous le retrouvons Empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie, comme il ne s'en était jamais vu dans la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Égypte, dans le désert près de la Syrie, *l'homme rouge* lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire : — "Ça va bien." Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds, *l'homme rouge*, qui lui dit : — "Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras Empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, des Provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier Aigle de la Légion d'Honneur, et tout." Cet *homme rouge*, voyez-vous, c'était son destin, son idée à lui ; une manière de pion qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela ; mais *l'homme rouge* est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc au couronnement, Napoléon l'a vu pour la troisième fois, et ils convinrent de bien des choses.

Puis l'empereur va à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait lire passe officier. Puis, voilà les pensions, des dotations de duchés qui pleuvent, des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France ; enfin la Légion d'Honneur garnie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'Empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fée. Là où il n'y avait pas plus que sur ma main ; une supposition, vous reveniez d'Espagne pour passer à Berlin ; hé bien, vous retrouvez des arches de triomphe avec des simples soldats mis en belle sculpture, ni plus, ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savans, des fêtes, des lois, des vis-à-vis, des ports, et dépense des millions de millions ; et tant et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire quelque chose ; comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation à l'ordre du jour :

— "Mes enfans, est-il juste que les parens de votre Empereur tendent la main ? Non. Je veux qu'ils

soient flamans tout comme moi ! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la Garde fassent trembler le monde, et que la France couche où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie : *Dieu vous protège !*..."

"Convenu ? répond l'armée. On t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette." Ha ! c'est qu'il n'y a pas à reculer, voyez-vous ? Et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs et grimper ; heureusement, il n'en a pas eu la volonté. Les rois qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes se font naturellement tirer l'oreille ; et alors en avant, nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers ! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies..."

Là, le fantassin décrivait lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.

(A continuer.)

La rente viagère.

En 1824, Charles Blondel étudiait le droit à Paris. Comme beaucoup de jeunes gens de cette époque, Charles suivait les cours avec une remarquable inassiduité. Logé loin de l'école, dans un quartier fashionable, il se rendait rarement à l'appel, et s'occupait beaucoup plus de ses plaisirs que de la jurisprudence. La tranche de ses cinq Codes (il n'y en avait que cinq alors) avait conservé tout le lustre virginal de ses couleurs variées. Il vivait joyeusement, en riche héritier, regardant peu à la dépense, et empruntant souvent et à tout prix pour combler les lacunes qui venaient faire brèche entre les quartiers de sa pension.

Le père de Charles, honnête propriétaire, vivait patriarcalement dans le Nivernais. Il aimait son fils avec faiblesse. Aux vacances, Charles venait passer quelques semaines à la campagne, épiant un bon moment pour fuir à son père l'aveu de ses coûteuses fredaines, et lui dire le chiffre de ses dettes. Justement effrayé des profusions de son fils, le père s'épuisait en remontrances, puis il payait en soupirant. C'était un bien grand chagrin pour le vieillard de prévoir que toute sa fortune, si lentement acquise et si pieusement ménagée, périrait entre les mains d'un fils prodigue, et que, malgré ses soins, la misère atteindrait ce fils chéri. Aussi, se sentant vieux et moribond, il tourna toutes ses pensées vers le moyen de mettre sa fortune à l'abri, et la poser de façon à ce que, lorsqu'elle lui viendrait, Charles ne pût la dissiper. Voici ce que sa prudente sollicitude lui suggéra : il écrivit dans son testament qu'il désirait être enterré dans sa terre du Nivernais, pensant que dès lors Charles reculerait devant l'idée d'aliéner cette propriété, et de vendre les os de son père. Le reste de son bien consistait en rentes sur l'état ; il les vendit, et en constitua la valeur en une rente viagère de 10,000 francs sur la tête de Charles. Le capital ainsi était perdu pour Charles et pour sa descendance ; mais sans cette mesure tout sans doute aurait été bientôt perdu, capital et intérêts. Et puis ce placement grossissait le revenu, et de cette façon il y avait chance que Charles s'en contenterait. Ainsi donc la terre du Nivernais étant mise sous la sauve-garde de la piété filiale, le reste de la fortune fut rendu insaisissable pour les créanciers futurs, et placé de manière à ce que l'aliénation en devint fort difficile d'abord, et tellement désa-

vantageuse qu'il fallût être à la fois prodigue et fou pour l'effectuer. Ces dispositions prises, le bon père mourut tranquille.

Charles ressentit vivement cette perte. Sa douleur fut franche et sans arrière-pensée. L'idée de l'héritage n'arrêta pas une seule larme au bord de ses yeux, car c'était un jeune homme d'un bon naturel et d'un cœur pur. Il accomplit fidèlement le vœu de son père, et puis, tout à sa douleur solitaire et rêveuse, il demeura un grand mois à la campagne. Sans doute il y serait resté plus longtemps si un incident de la succession ne l'eût rappelé à Paris. Là, le tourbillon des plaisirs le prit et dissipa peu à peu sa mélancolie. Il entra avec abandon dans cette belle vie de jeune homme riche, ondoyante vie de fêtes, d'amours, d'élégance, de joyeux propos, de duels, d'orgies, de jeu, de tout ce qu'il y a de poétique enfin dans notre monde fait comme il l'est, semé d'entraves, d'obstacles et de préjugés, dont on fait bon marché lorsque l'on a vingt-trois ans, de l'esprit et du cœur, tout ce qu'avait Charles enfin.

Nous n'entrerons pas certes dans le détail de cette vie poétique ; ce serait des volumes à remplir, et tant de volumes ont été déjà remplis ainsi ! Cette vie a si peu besoin d'être écrite d'ailleurs, tant elle est facile à prendre sur le fait, tant le spectacle nous en est publiquement donné tous les jours ! spectacle qui ne dure guère plus qu'une action dramatique ordinaire, et dont le théâtre n'est guère plus grand qu'un théâtre royal. Du café de Paris à l'Opéra, vous la voyez toute en une soirée, cette vie ! vous la voyez dans tous ses détails et sous toutes ses faces, à cheval, en voiture, à table, parée, folle, spirituelle, joueuse, avec ses amours, ses querelles, ses éclats de toute sorte, comédie, drame et parade, dont les acteurs se renouvellent souvent, tant les rôles sont difficiles à tenir ! De ce monde, Charles fut un des coryphées les plus brillans et les plus soucieux. Le luxe sans frein, les jours et les nuits prodigués, l'or jeté à tout propos et au moindre propos, une vie à user en quelques mois la plus verte jeunesse et la plus solide million..... le revenu de Charles n'y pouvait suffire long-tems ; la dette y pourvut ; et, au bout de l'an, il fallut bien que Charles vendit sa terre du Nivernais, où reposait son père.

Le jour où fut signé l'acte de vente fut un jour de sages réflexions. Charles arrêta le plan d'une réforme. Il descendit à son étude pour décider lequel de ses deux chevaux il vendrait ; il dit à son valet de chambre de se pourvoir ailleurs, et s'informa si l'étage au-dessus de son appartement serait vacant pour le terme prochain. Il était bien décidé à réduire son train de moitié. Mais la nuit porta ses mauvais conseils ; toute sa bonne et sincère résolution s'en était allée le lendemain ; il garda ses deux chevaux, ses gens, et son premier étage, tout son luxe.

Aussi arriva-t-il que, dès l'année suivante, Charles était réduit à vendre sa rente viagère.

Comme il se rendait à ce sujet chez son avoué, il rencontra le plus ancien et le meilleur de ses amis, Anastase, à qui il raconta tout simplement l'affaire qui volait au plaisir sa matinée tout entière.

Anastase était un ami rare, hostile aux faiblesses de ses amis ; et employant toutes ses forces à les retenir au bord de l'abîme quand leur pied y glissait. C'était avec cela un jeune homme d'un bon sens poétique, la plus rare espèce de bon sens et la plus excusable. Austère et solennel, Anastase était

venu ici-bas avec une mission de prédicateur, don précieux et d'un facile débit dans notre époque de religions neuves et de prosélytisme ardent. Rarement il laissait échapper l'occasion de faire de l'éloquence vertueuse ; il n'y manqua pas en cette circonstance.

—Vous avez dissipé votre patrimoine, Charles ; vous avez fait argent de la maison où vous êtes né, où votre père est mort ; ce serait une mauvaise action, si ce n'était une folie ; vous seriez à blâmer, si vous n'étiez à plaindre ; car il y avait mieux qu'une fortune dans ce domaine, il y avait une religion, il y avait le bonheur qui était votre patrimoine aussi, et que votre père vous avait laissé en héritage avec ses autres biens. Vous ne l'avez pas compris. Vous avez vendu votre vigne et votre verger, et votre moulin sur la rivière, et votre bois de frères sur la colline. Vous avez renoncé à toute la joie rustique de votre vie, à vos fleurs au printemps, à vos ombrages en été, à votre vendange en automne. Ce n'est pas votre faute, la nature vous avait ainsi fait, et vous ne saviez ni le prix ni la sainteté de ces choses ; vous ne teniez pas à cette demeure champêtre, préférant le séjour de Paris et ses plaisirs fugitifs ; vous avez mieux aimé voir tourner les roues de votre phaéton que les ailes de votre moulin ; à la bonne heure ! mais un jour, croyez-moi, vous vous repentirez de vous être ainsi départi. Heureusement, Charles, le mal n'est encore qu'à moitié ; vous n'avez plus de maison des champs, mais il vous reste de quoi vivre dans la ville avec aisance ; vous pouvez encore être un bon bourgeois, vivant de ses rentes, à l'abri du souci et du travail. Votre père était un homme sage ; il connaissait vos penchans, et c'est pour vous sauver de la ruine qu'il vous a arrangé cette rente viagère ; ne défaites pas ce qu'il a fait. Vous avez vendu son tombeau, ne trompez pas du moins son vœu paternel ; n'achevez pas de détruire son ouvrage, tout de sollicitude et de tendresse pour vous !...

Anastase en était là de son discours, et Charles lui répondit : —Merci, Anastase, de votre discours ; mais me voici à la porte de mon avoué ; les affaires avant tout. Adieu donc si je vous quitte.

Peu de jours après, l'avoué que Charles avait muni de sa procuration lui fit savoir que sa rente était vendue, et qu'il en tenait le prix à sa disposition.

Cette fois, Charles n'eut pas même l'idée d'une réforme ; il continua intrépidement sa belle et prodigieuse vie.

C'est une étrange chose, combien de jeunes gens, dont quelques-uns ne manquent ni d'esprit ni de raison, précipitent ainsi leur ruine avec une incroyable sérénité. L'avenir est pour eux sans effroi. " Cela durera autant que notre jeunesse, disent-ils, et, notre jeunesse finie, qu'importe ! les passions seront éteintes ; l'ambition nous ouvrira de nouvelles carrières, où nous entrerons gravement, avec la maturité de l'âge." D'autres, les mieux doués, comptent sur un mariage, une riche veuve ou une miss sentimentale. Quelques-uns, plus fortement trempés, se sont dit : " Au dernier louis, je me brûlerai la cervelle," pratiquant à la lettre et au tragique la devise qu'ils ont adoptée, " courte et bonne." La chronique du beau monde garde le souvenir de plus d'un de ces fashionables suicides.

Charles, lui, n'avait formé aucun plan ; il ne comptait ni sur l'hymen, ni sur les honneurs, ni sur une balle de plomb. Il allait, ne regardant ni devant ni derrière, tout au présent, ne cherchant ni excuse ni salut. A

de tels aveugles la Providence se doit ; elle n'abandonna pas Charles, ainsi qu'on va voir.

C'était après un déjeuner au Rocher ; gai, railleur, le verbe haut, le geste rond, l'œil effronté, il entre chez Torton, tenant sous le bras Anastase, moraliste indulgent, qui, après tout, savait prendre son parti sur le mauvais succès de ses prédications et déjeunait philosophiquement de la ruine qu'il n'avait pu empêcher. En entrant chez Torton, Charles, par mégarde assurément, heurte de sa canne un paisible hussier qui notait le cours de la rente en face d'une bavarroise. Le monsieur se retourne ; Charles, au lieu de s'exécuter, lui rit au nez, et, après quelques paroles, s'oublie jusqu'à l'insulter. Alors la querelle s'arrête, et, en gens qui savent leur monde, les assistants terminent le débat : " Ceci veut du sang ; échangez vos cartes, et à demain."

—A quoi bon, dit l'offensé. Pourquoi remettre à demain ce qui se ferait si bien aujourd'hui ? Demain ce serait puéril peut-être, et nous aurions regret de nous couper la gorge pour si peu. Maintenant l'injure est chaude, nous avons de la colère dans la tête, c'est le moment, allons ! Monsieur a son tilbury, moi j'ai mon cheval ; le lieu de la promenade sera changé, voilà tout. Au lieu du bois, ce sera Saint-Mandé aujourd'hui. Que vous en semble ?

—A merveille, reprit Charles, et partons ! Je prendrai mes armes en passant, vous prendrez les vôtres, et nous nous retrouverons à la porte du Bel-Air, s'il vous plaît.

Cela dit, Charles et son adversaire montent, l'un sur son bon cheval, l'autre dans sa légère voiture, et les voilà qui s'en vont s'égorger à la campagne, eux qui ne s'étaient jamais vus il y a une heure. Je vous laisse à penser si c'était un beau texte pour Anastase ! Mais aux premiers mots Charles l'interrompt.

—Assez de morale, Anastase, et veuillez bien prendre les guides et conduire, car cela pourrait me gêner la main. Vous voyez que Charles était un garçon prudent, et qu'il avait repris tout son sang-froid devant cet acte sérieux.—le duel !

Nos quatre jeunes gens, deux champions et deux témoins, arrivent à Saint-Mandé, et les voilà qui s'enfoncent dans le taillis, cherchant un lieu assez écarté, un ombrage assez épais, une pelouse assez douce pour leur idylle ; et quand le terrain est trouvé, les deux combattants ôtent leur habit, gaiement, comme pour se livrer à quelque jeu champêtre, et les témoins décident que l'idylle aura lieu au pistolet. Soit. On plante dans le gazon les épées inutiles, les pistolets sont chargés, les pas comptés, et le sort, juste cette fois, donne à l'offensé le premier coup.

—Fort bien ! dit celui-ci ; mais encore est-il bon que je sache à qui j'ai affaire, et le nom de l'homme que je vais viser.

—Votre adversaire se nomme Charles Blondel, répondit Anastase, en levant les yeux au ciel.

—Charles Blondel !... Monsieur est Charles Blondel de Nevers ! Qu'allais-je faire, grand Dieu ! Plus de duel ! Remettez votre habit, monsieur ! Je suis l'offensé, je crois, et j'ai le droit d'être satisfait dès cet instant, si bon me semble. Je le suis. J'étais bien tranquille cependant pour moi sur l'issue de ce combat, puisque je devais tirer le premier, et que vous étiez plus près et de plus belle surface que ce boucau...

La balle frappa au milieu de la branche.

—...Vous seriez mort en ce moment, monsieur, et j'y aurais plus perdu que vous,

peut-être, à cette mort ! Je vous aurais plus pleuré peut-être que ne l'eût fait votre meilleur ami ou votre maîtresse la plus tendre, moi, que votre mort aurait ruiné à peu près. Car, monsieur, vous n'êtes pour moi ni un ennemi, ni un homme, vous êtes un valeur mobilière, un capital vivant, le capital de 10,000 livres de rentes. C'est moi qui ai acheté votre rente viagère, monsieur ! Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne veux pas vous tuer ? pourquoi je renonce au combat, moi, qui avais l'injure et l'avantage ?

—Et bien ! Anastase, dit Charles à son témoin en remontant en tilbury, si je vous avais écouté et n'avais pas vendu ma rente viagère, je serais mort à présent. Faites-moi donc de la morale, je vous prie, mon ami !

Cet incident donna à Charles une grande confiance et un courage nouveau pour persévérer dans son insouciance philosophique. Il y gagna de plus qu'Anastase cessa de le sermoner, tant l'étrange moralité de l'aventure avait déconté la sagesse vulgaire d'Anastase. Charles continua donc à dorner tous ses jours du reste de sa fortune. Cette fortune s'écoula rapidement, et était à ses derniers débris lorsqu'arrivèrent les événemens de juillet, 1830.

Le 27 au matin, Charles, qui avait été témoin des émotions de la veille, se disposa de bonne heure à sortir, jugeant que Paris offrait ce jour-là de curieux et dramatiques spectacles. Ce n'était pas la passion politique qui poussait Charles dehors. Peu lui importaient à lui, homme de plaisir, ces furieux débats. Charles ne considérait la chose que sous le point de vue pittoresque, de même qu'Anastase l'envisageait sentimentalement. Il sonna donc son domestique pour s'informer de l'aspect que prenait *l'horizon politique* ; son domestique ne parut pas. Il s'habilla seul et à la hâte, et lorsqu'il passa dans son salon, il y trouva une table chargée de provisions, et une lettre à son adresse, largement pliée, et posée de façon à ce qu'il ne pût manquer de la voir tout d'abord. Dans cette lettre, on lui annonçait qu'il était retenu chez lui en chartre privée, en vertu d'un ordre supérieur qui concernait la plupart des jeunes gens de Paris, aussi bien que lui. Le premier mouvement de Charles fut de colère. Cette tyrannie, contre laquelle il se révoltait, lui donna tout d'un coup les idées libérales les plus exagérées. Ses droits de citoyen se dessinèrent vivement à lui ; il comprit combien cette séquestration était arbitraire, et il voulut enfoncer la porte de son appartement qui lui opposa une résistance passive inébranlable. Il appela, on ne répondit pas ; il jeta quelques meubles par la fenêtre, personne ne s'en émut. Bientôt le bruit de la fusillade couvrit sa voix et son carillon. L'action s'était engagée ; une barricade était dressée dans la rue ; mais par malheur, les croisées de Charles donnaient sur la cour. Il eut beau se pencher, mesurer la hauteur, chercher une issue, une saillie pour s'évader, il fallut y renoncer. Pendant ce manège, il aperçut à une croisée vis-à-vis les siennes, un petit vieillard à tête poudrée, à figure malicieuse, appuyé sur une canne à pomme d'or et qui le contemplait avec un sourire de satisfaction. Ce vieillard, il l'avait vu cent fois sur ses pas. Cette apparition était inséparable de toutes les circonstances difficiles ou étranges de sa vie. Charles n'y fit guère plus attention cette fois que les autres ; seulement, il appela cette fois à son aide le vieillard qui aussitôt disparut. Alors Charles prit son parti ; il quitta sa fenêtre, et vint examiner les provisions qu'on lui avait faites. C'étaient, en abondance, les vins les

plus fins et les pièces froides les plus distinguées. Il déjeuna tant qu'il put, et passa le reste de la journée à maugréer, à bâiller, à fumer : une vraie journée de prisonnier. Le soir, un papier enveloppant une pierre, tomba dans sa chambre : c'était le bulletin de la guerre civile. Charles fut sensible à l'attention délicate qui prenait soin de le tenir ainsi au courant des événements, et ce procédé l'aïda à prendre en patience sa captivité.

Le lendemain, même train de vie. Le 30, à midi seulement, sa porte fut ouverte, et il put sortir.

Charles eut beau faire ; il ne put, à aucun prix, avoir le mot de cette aventure. Anastase, qui était sorti tout à son aise, avait été blessé en haranguant une charge de lanciers.

Le jour où Anastase reçut la croix de juillet, Charles était malade assez grièvement. Son médecin ordinaire était venu le visiter le matin, et lui avait laissé une ordonnance, lorsque se présenta un des plus célèbres docteurs de Paris.

—J'ai été fort lié avec votre père, dit-il à Charles ; j'ai appris votre maladie par mon confrère, et l'intérêt bien naturel que je porte au fils d'un ami m'amène chez vous.

Puis il examina le malade, lut l'ordonnance, y corrigea quelque chose, sortit et ne reparut plus. Charles fut bientôt rétabli.

Mais sa fortune était plus malade que lui, et ce fut vers cette époque qu'elle rendit le dernier soupir. Charles dès lors végéta ; son train se réforma de lui-même ; les créanciers se mirent en campagne, et, par-dessus le marché, Anastase reprenait ses sermons, lorsqu'arriva le choléra.

—Si j'en meurs, dit Charles, ce sera un bien grande consolation pour moi de m'être ruiné. Je n'aurai rien à regretter ; j'aurai joué de tout mon bien ; j'aurai joué de toutes les joies de la vie !

Et pendant qu'Anastase s'était mis à un régime austère, Charles se livrait à toute sa fougue, et margaît le fléau avec toute l'impétuosité de la misère qu'il avait en perspective.

L'épidémie faisait des progrès effrayants, lorsqu'un matin Charles reçut une lettre ainsi conçue :

“ Partez pour l'Italie sur-le-champ. Les six lettres de change ci-jointes vous tracent votre itinéraire. C'est pour six mois. Au bout de ce temps-là vous recevrez des instructions ultérieures... Ce voyage ne vous oblige à rien, et ne vous compromet en aucune façon. Tenez-vous seulement en santé et en joie.

Charles prit conseil d'Anastase, qui, après de longues méditations, lui dit :

—Il y a un grand mystère là-dessous ; mais partez, d'autant mieux que le chiffre des morts s'élève à treize cents, ce matin.

Charles partit. Au bout de six mois délicieux, il reçut à Venise une lettre dans laquelle on lui envoyait les fonds nécessaires pour revenir en France. De retour à Paris, il trouva que le choléra avait disparu, et qu'Anastase s'était philosophiquement uni à une belle dot, assez laidement personifiée.

—C'est le seul moyen qui vous reste pour vous tirer d'embaras et vous refaire une position, lui dit Anastase. Epousez une dot. Je vous chercherai cela.

Pendant qu'Anastase cherchait Charles devint amoureux. Ce fut là le premier bienfait de la vie simple à laquelle il était réduit, la première consolation de la pauvreté où il était

tombé ; — un amour vrai, son premier amour, à lui qui croyait avoir aimé si souvent, et qui touchait presque au terme de sa jeunesse ! Cela lui arriva aux Tuileries, un jour de foule. Par une singulière fatalité, la jeune personne dont la vue fit sur Charles une impression profonde était accompagnée du petit vieillard aux apparitions. Ce vieillard, ainsi que Charles l'apprit dès ses premières informations, était le père d'Angélique, et de plus, possesseur d'une grande et mystérieuse fortune, acquise dans l'usure, supposait-on.

Charles se livra sans réserve à sa passion. Tous les jours il passait sous les fenêtres d'Angélique ; chaque fois qu'elle sortait il était sur ses pas ; il se trouvait toujours à côté d'elle au spectacle ; il allait au bal quand elle y allait, tant il mettait d'adresse et d'intelligence à la suivre, tant aussi, de son côté, Angélique mettait de complaisance à aider ces rencontres : car il n'est pas besoin de dire que cet amour était partagé. Bientôt un commerce de lettres s'établit entre les deux amans, et ce fut l'éveil où vint échouer le mystère de leur innocente intrigue. Une de ces lettres fut saisie. Dès ce moment la correspondance cessa, la fenêtre fut fermée, Angélique ne sortit plus : plus de promenades, ni de spectacles, ni de bals ; plus de regards échangés, ni de mains serrées, ni de douces paroles jetées au cœur ! Alors Charles regretta amèrement sa ruine ; car s'il eût été riche encore, l'avare vieillard lui eût donné sa fille peut-être. Bientôt il tomba dans une mélancolie noire qui fit en lui de grands ravages. Pour l'achever, il reçut à l'improviste un billet d'Angélique. — Elle avait langué, elle aussi ; elle était malade ; son père avait obtenu son consentement à un autre mariage. Elle suppliait Charles de l'oublier, et lui disait un adieu éternel.

La réponse de Charles fut courte : “ Je n'ai qu'un moyen de vous oublier, disait-il, “ ce moyen arrange tout, et me délivre d'un “ fardeau chaque jour plus pesant. Adieu. “ Demain j'aurai cessé de vivre. Une dernière pensée ! ”

Cette lettre envoyée, Charles se prépara. Depuis long-temps la vie lui pesait. Après son luxe, qui était un besoin pour lui, la détresse ; et cet amour malheureux et contrarié, à lui dont les moindres passions et les plus grandes fantaisies avaient été satisfaites toujours et sur-le-champ ; c'étaient plus qu'il n'en pouvait supporter. La mort donc ! En face de ses pistolets chargés, il écrivait quelques dernières dispositions, lorsque tout à coup un petit vieillard esuré, dépoutré, boulevé, entre comme une bombe, s'élança, se jette sur les pistolets, pâle, tremblant, et tenant à la main la lettre écrite à Angélique. C'était le père.

Malheureux ! s'écrie-t-il, vous tuez ! un suicide ! un crime ! malheureux !

Vraiment ! dit Charles avec tout l'ironique sang-froid d'un homme qui a pris un grand parti, vous voilà ! Il eût été singulier, en effet, que je ne vous rencontrasse pas en un pareil moment, vous ! Jusqu'ici cependant vous ne vous étiez jamais mêlé si directement de mes affaires. Mais rendez-moi ces pistolets, monsieur !

—Moi, vous les rendre ! non ! Vous tuez ! pourquoi vous tuez !

—Etes-vous donc venu pour me demander ma confession à ce moment suprême ! Pourquoi ? ne le savez-vous donc pas, et ignorez-vous une seule circonstance de ma vie, vous que je trouve à chaque instant sur mes pas depuis si long-temps ?

—Oui, c'est moi, ingrat, qui, depuis quatre ans, ai veillé sur vous comme ne l'eût pas

fait une mère ! J'ai veillé sur votre sommeil, sur vos peines, sur vos joies ; malade, je vous ai envoyé mon médecin. Aux jours de trouble, j'ai mis le verrou à votre porte. Quand le fléau est venu, je vous ai fait voyager en Italie comme un fils de famille opulent. J'ai écarté de vous bien des chagrins, bien des dangers et des malheurs ; et aujourd'hui, pour me payer de tant de soins et de dépenses, vous allez froidement vous tuer et m'enlever du même coup 10,000 francs de rente ; car, monsieur, c'est à moi qu'appartient votre rente viagère. Je l'ai achetée de seconde main, il y a quatre ans, cette rente, que votre suicide éteindra. Si vous tenez absolument à mourir, monsieur, attendez que j'aie négocié cette rente. Vous me devez bien cela.

—C'est un malheur, reprit Charles, mais je ne saurais attendre ni tremper dans un dol. Si je fais banqueroute de ma vie, ce ne sera pas une banqueroute frauduleuse, du moins. Vous qui connaissez mon histoire, vous savez si cette vie m'est supportable. Vous qui êtes le père d'Angélique, vous savez ce qui me la ferait supporter encore, et avez mon sort entre les mains. Cependant je ne vous prie de rien. Calculez.

—Eh bien ! soyez mon gendre, dit le vieillard, quand il vit que tout autre espoir était perdu. Je donne en dot à ma fille la moitié de cette fatale rente ; j'y aurai toujours gagné quelque chose !

Le mariage fut célébré. Quelques mois après, le vieillard mourut, et Charles hérita de tous ses biens. Comme il revenait du cimetière du Père-La-Chaise avec Anastase ;

—Vous voyez, lui dit-il, sage et éloquent ami, ce que me rapporte ma ruine. Elle m'a d'abord sauvé la vie au moins une fois, et c'est grâce à elle aujourd'hui que je possède une femme charmante et de grandes richesses. Croyez-moi, Anastase, la fortune se rit des calculs de votre sagesse, et le meilleur lot ici-bas est le plus souvent pour celui qui ne compte pas.

EUGÈNE GUINOT.

LE FESTIN DES JEUNES FRANCS.

Voyons le jeune France à table, comme nous le verrons plus tard chez lui dans ses ameublemens.

Le jeune France aime la hure de sanglier, le filet de chevreuil sauvage, le paon aux larges ailes, l'eau parfumée, les dragcoirs et les hanaps.

Mange du sanglier, homme fort : c'est indigeste, mais gothique. Le paon est détestable ; mais il a une queue, n'est-ce pas ? qui semble un soleil, un héliotrope, une pensée orientale. La métaphore l'emporte sur l'appétit, et tu déchires l'aile du volatile, en songeant qu'il a paré jadis la table d'un seigneur châtelain et fait les délices de l'hôtel de Naples. Du paon pour quatre, garçon.

Mais avant tout la soupe jaune, le potage au safran ; le potage apporté du bas-empire en Italie par les Lascaris, et arrivé en France avec la peste noire. Ris, mandit et funeste gastronome, de la julienne, du potage au riz, au vermicelle, à la purée ; lave-toi l'estomac de la soupe jaune. Tu la manges et tu dis : “ Voir à ce sujet Procope, Casaubon, et les porphyrogonètes. ” C'est bien ; digère et cite ; nous verrons plus tard.

Après la soupe jaune, le bœuf noir cuit dans l'eau, nourriture des hommes primitifs. Avez-vous vos couteaux ?

— Nous ne portons que des poignards.
— A nous les poignards !
— Oh ! qu'il soit maudit celui qui le premier crousa la cuillère, sculpta la fourchette, ces deux parodies de la main humaine, de la main qui a un creux pour peser le monde, cinq doigts pour le presser. L'assez-moi du bœuf noir.

— C'est là que l'homme aurait dû arrêter ses investigations profanes ? Mais non ; pour manger le bœuf, il lui a fallu de la moutarde de Maille, des petites raves et du beurre... Y en a-t-il sur la table ?

— Quels vins buvaient les anciens ?
— Les Chaldéens, du Marçotis. *Vide Joseph.*

— Les Grecs, du Lampsaque. *Vide Strabon.*

— Les Romains, du Camprenien. *Vide Pline.*

— Les Gaulois buvaient de l'eau.
— Avez-vous entendu, garçon, page, troubadour ou varlet ?

— Je ne puis servir à ces messieurs que du vin gaulois, du Médor, cachet vert, du Haut-Brion, ou du vin du grand-duc.

— Naze-de-cabre ! donnez-nous du Champagne.

— Il a dit naze-de-cabre ! Que le mot est joli. Répétez, s'il-vous-plait.

— Naze-de-cabre, vertu-bœuf, tripe-de-bœuf, thubœuf, corne-de-bœuf.

— Oh ! assez ! c'est beau ! c'est gaulois ! vertu-bœuf !

— Vertu-bœuf, c'est Roman.

— C'est Bourguignon.

— C'est Ostro-Vandale.

— C'est Sarmate.

— Je gage dix écus au soleil et dix autres au pore-épie que votre barbe a six mois.

— Monsieur me flatte. La vôtre est plus bison que la mienne ; mais celle de monsieur est tout-à-fait veau-marin. Grand style.

— A propos, connaissez-vous ce monsieur, fade, blond, qui est noble et maigre comme une rapière, qui boit du grog, et écrit dans des revues qui boivent de l'eau ? C'est le jeune France de l'espèce blonde. Voilà plus loin le terrible du genre : favoris épais, moustache épaissie, barbe dure, regard sanglant. Les dames jeunes Frances l'appellent le beau monstre. C'est un peintre de papillons ; il travaille pour la rue des Lombards. Voilà la caricature du genre : c'est le naïf qui se grime en original, l'homme carré qui s'aiguise en pointe, le célibataire rongé, comme il le dit lui-même, qui boit dans la coupe de l'ivresse et va derrière la porte. Oh ! quel triste spectacle que ce farceur sinistre ! Donnez un loch à ce chevalier Hamilton ; préparez un bonnet de coton à Chappelle.

— Cimetière de joie, catacombes d'ivresse, où suis-je ? Là, le punch échevelé, comme ont dit deux auteurs qui ont aussi leurs ridicules ; là, la mort où nous buvons.

— Qu'il est spirituel ! Boileau a raison :

Le Français né malin créa la guillotine.

— Les Français n'ont rien créé, messieurs.

— Et Ronsard, sans parler de Racine...

— A bas Racine !

— Mort à Racine ?

— Racine, carliste !

— Taisez-vous !

— Papeguoi, vous m'en ferez raison ?

— Naze-de-cabre, sur-le-champ.

Puis le bruit tombe, les jeunes Frances tombent, et le garçon du Veau qui tette laisse la carte à payer sur le gouleau d'une bouteille. A savoir :

Soup au safran, pour douze,	2 fr.
Bouilli, pour six,	2 8 s.
Radis, pour quatre,	16
Moutarde et beurre,	8
Une bouteille tisane de Champagne.	3
Total,	8 12

JEAN ET SEBASTIEN CABOT.

PREMIÈRE DÉCOUVERTE DU CONTINENT AMÉRICAIN.

Jean Cabot était de Venise ; mais des relations commerciales l'ayant fixé, avec sa famille, à Bristol, il adopta l'Angleterre pour patrie. L'immense mouvement imprimé d'Occident en Orient à l'humanité par les croisades, avait tourné tout au profit des Vénitiens, devenus les facteurs du monde, et dès le XIII^e siècle leur commerce s'étendait du nord de l'Europe aux mers de la Chine. Plus tard, dominant la politique des soudans, Venise était parvenue à exclure Gènes, sa rivale, des marchés de l'Égypte, et à soumettre l'Europe, déchirée par les guerres civiles, à son puissant monopole. Mais comme il arrive souvent, ce principe de la prospérité de Venise devint la cause de sa décadence : les États de l'Europe se fatiguèrent enfin d'être tributaires de Venise, et l'idée de découvrir un nouveau passage aux Indes, comme toutes celles qui naissent d'un besoin généralement senti, préoccupa d'abord les plus grands esprits du temps, puis les peuples eux-mêmes. Il est remarquable que ce soit précisément un de ces navigateurs génois, auxquels la politique vénitienne avait interdit le commerce de l'Inde par Suez, qui en cherchant ce passage, découvrit le Nouveau-Monde : ce Génois, c'était Colomb.

Colomb, après avoir découvert, non pas encore le continent américain, mais une partie de l'archipel des Antilles, était rentré à Palos depuis le 15 mars 1494, et l'on qu'il avait en l'habile prévoyance de rapporter de ce premier voyage avait considérablement stimulé le zèle des monarches pour les expéditions lointaines.

Cabot, grand cosmographe et navigateur expérimenté, profita du succès de Colomb pour proposer à Henri VII. de tenter un passage par le nord-ouest pour aller au Cathai. Ce prince, d'ailleurs éclairé, avait à se repentir d'avoir accepté trop tard les offres que Colomb avait chargé son frère Barthélemy de lui faire dès 1488. Il ne voulut point commettre la même faute à l'égard de Cabot, et approuva aussitôt son projet. Il lui remit une commission par laquelle il l'autorisait, lui et ses fils Sébastien et Santius, à prendre cinq vaisseaux, à naviguer sur toutes les mers, à soumettre à son pavillon toutes les contrées qu'ils découvrieraient, ne se réservant que le cinquième des profits de l'expédition, et ne leur imposant d'autre obligation que d'effectuer le retour au port de Bristol.

Cette commission est datée de mars 1496 ; mais ce n'est qu'un printemps de l'année suivante que Cabot mit à la voile avec son fils Sébastien, auquel était réservée la gloire de continuer ses découvertes sur le continent américain.

Il est impossible de croire qu'un navigateur aussi instruit que Cabot n'ait pas tenu un journal de son voyage, et l'on ne sait s'il faut accuser la négligence ou la politique britannique de ne l'avoir pas conservé. Le seul récit authentique de son premier voyage se trouvait sur une carte dressée par son fils Sébastien, et que les historiens du temps d'Elisabeth assurent avoir vue dans la galerie royale de Whitehall. Nous reproduisons ce récit d'après Lediard, qui lui-même semble l'avoir emprunté à Purchas.

« L'an de grâce 1497, Jean Cabot, Vénitien, et son fils Sébastien, partirent de Bristol avec une flotte anglaise, et découvrirent cette terre, que personne n'avait encore trouvée ; ce fut le 24 juin, sur les cinq heures du matin. Ils l'appellèrent *Prima-Vista* (ou Première-Vue), parce que ce fut la première qu'ils aperçurent de dessus mer. Ils donnèrent à l'île située devant le continent le nom d'île Saint-Jean, parce qu'ils y arrivèrent, selon toute apparence, le jour de saint Jean-Baptiste. Les habitants de cette île étaient couverts de peaux de bêtes, dont ils se croyaient fort parés. Purchas ajoute qu'ils se servaient dans leurs guerres d'arcs, d'arbales, de piques, de dards, de masses de bois et de frondes. Ils prouvérent que ce terrain était stérile en plusieurs endroits et portait peu de fruits ; mais qu'il était rempli d'ours blancs et de cerfs beaucoup plus grands que ceux d'Europe, et qu'il produisait quantité de poissons, et de ceux de la plus grande espèce, comme les veaux marins et des saumons. Ils y trouvèrent des sotes de 3 pieds de long, et beaucoup de ce poisson que les sauvages appellent *baccalots*. Ils y remarquèrent aussi des perdrix, des faucons et des aigles ; mais ce

qu'il y a de singulier, c'est qu'ils étaient tous aussi noirs que des corbeaux. »

Cette première terre que découvrit Cabot en 1497 était le Labrador ; il la longea jusqu'au cap Floride, et revint à Bristol avec une riche cargaison et trois sauvages, vivans témoins de sa découverte du continent américain, que n'aborda Colomb qu'un an après, c'est-à-dire en 1498.

Sous le même règne de Henri VII, qui prépara l'immense développement que n'a cessé de prendre depuis la puissance navale de l'Angleterre, Sébastien Cabot fit plusieurs autres voyages pour trouver ce passage au Cathai par le nord-ouest, qui l'avait conduit lui ou son père (l'histoire n'est pas fixée à cet égard) à la découverte du continent américain, que Purchas proposa de nommer *Cabotiana*.

(Traduit de la Gazette de Québec du 22 janvier.)

CANADA. LA TENURE SEIGNEURIALE.

Comme il y a maintenant devant la Législature, un Bill concernant les Seigneuries en Canada, et la tenure des terres originairement concédées en *Fief et en Seigneurie*, il peut être intéressant de savoir ce qu'en dit M. Maxwells, le premier procureur-général sous la domination anglaise :

« Ces seigneurs (il observe) étaient des personnes à qui le Roi de France, avait accordé de grandes étendues de terre, pour les tenir immédiatement de la Couronne, à certaines conditions et sous certaines restrictions. La principale condition était, qu'ils s'occuperaient qu'elles fussent établies et cultivées aussitôt que possible.

« Et dans ce but, ils étaient autorisés à faire des sous-concessions de parties de ces terres ou seigneuries ainsi à eux accordées, à d'autres personnes, de manière qu'elles fussent tenues par ces sous-concessionnaires et leurs héritiers à toujours des dits concédants-seigneurs, concessionnaires du Roi et leurs héritiers. Et ils étaient non seulement autorisés de faire ces sous-concessions, mais ils étaient même obligés de les faire, aux personnes qui faisaient application pour les obtenir, et cela moyennant la modique redevance de deux sols français ou un penny anglais pour chaque arpent français en superficie, ce qui est à peu près la sixième partie d'un acre anglais.

« Les terres ainsi accordées par le Roi, pour être tenues directement de Roi, étaient appelées *Seigneuries*, et ceux qui tenaient ces terres, étaient appelés *Seigneurs*, ce qui vraiment ne signifie autre chose que Seigneur du Manoir, (Lord of the Manor) ou maîtres et propriétaires de la terre ; et les terres ainsi concédées par les Seigneurs aux concessionnaires ou franc-tenanciers étaient simplement appelées des terres ou des concessions, de manière que, lorsque quelqu'un voulait dire d'un autre qu'il avait une belle propriété de sa concession, il s'exprimait ainsi : « Un tel avait une belle terre ou une belle concession dans une telle seigneurie, » et les franc-tenanciers sont simplement appelés des *Habitans*.

« Les étendues de terre ainsi accordées par le Roi aux Seigneurs étaient d'une grandeur bien inégale ; mais rarement moins de deux lieues ou six mille anglais en superficie, quelquefois beaucoup plus ; par exemple, la seigneurie de la *côte de Lauzon* près Québec, sur le côté opposé du St. Laurent, est de six lieues ou dix-huit milles anglais.

[On accordait encore à la plupart des Seigneurs, la haute justice et basse justice, qui n'était rien de plus que l'administration de la justice dans leurs seigneuries, sujette à l'appel aux cours supérieures ; mais cet octroi de justice s'éteignit à la conquête. Les Seigneurs étaient encore obligés d'établir des moulins à farine, et ils avaient droit à un *quatorzième*, pour la mouture, et aussi un douzième du montant du prix de vente d'une terre dans leurs Seigneuries, sur lequel ils déduisaient généralement un quart ; mais ils ne pouvaient rien prétendre sur des transports par successions, ou échanges de terres sur leurs seigneuries. On leur défendait de vendre leurs terres non défrichées, et s'ils refusaient de concéder à quelqu'un, comme il est expliqué ci-dessus, qui voulait défricher, la couronne avait droit de faire la concession en leur lieu et place. Si les Seigneurs négligeaient d'établir et de cultiver leurs seigneuries, elles étaient réunies au Domaine de la Couronne, et les sous-concessionnaires qui négligeaient de défricher et de cultiver leurs terres, s'exposaient à les voir réunies à la seigneurie, pour être concédées de nouveau à d'autres plus disposés à les faire valoir.]

“ Ces *Seigneuries*, quoique assez étendues, ne produisent cependant qu'un bien petit revenu annuel aux propriétaires. Il y en a dans le pays entier (en 1769.) 123, qui produisent, l'une avec l'autre, moins de soixante louis par an ; de sorte que les Seigneurs du pays, qui en sont à proprement parler la petite noblesse, sont ce qu'en Angleterre nous appellerions de bien petits gentilshommes. Un pair anglais ou bien un riche bourgeois est plus riche que tous ces seigneurs ensemble. Cependant, la valeur de ces Seigneuries augmente chaque jour suivant le nombre d'habitans qui viennent s'y établir. Quand elles seront entièrement établies, je conjecture qu'elles vaudront, l'une avec l'autre, deux cents louis sterling par an.”

L'article ci-dessus est encore un extrait du manuscrit du baron Mazères en la possession de Jacques Viger, écuyer, de cette ville. Il est bon pour nous tous Canadien de savoir comment ces immenses étendues de terres, qui chaque jour accroissent en valeur et en importance, ont été originairement accordées, à quelles conditions, et sous quelles restrictions. Il semble que nos propriétaires de seigneuries ont dérogé de toute manière, d'abord en agissant contrairement à la loi et à leurs obligations, et ensuite en se laissant déchoir de leur noblesse. La conquête leur porta un coup mortel, en les faisant tomber en roture, et puis bientôt après le commerce anglais vint promener au milieu de nous son luxe et son opulence ; les propriétaires des seigneuries voulurent suivre les dépenses, le faste déployé à leurs yeux ; mais ils n'ont pu lutter avec les marchands anglais dont ils voulaient singer l'opulence et le luxe, et surtout avec quelques membres de l'aristocratie envoyés ici pour administrer les affaires de la Colonie. Il ne leur suffisait pas de porter un beau nom, même un nom historique, il leur fallait encore afficher un faste et un train de grand Seigneur ; aussi il reste aujourd'hui un bien peu petit nombre, (s'il en reste quelques uns) des anciennes familles nobles françaises en possession des concessions originaires. Elles passent chaque année, chaque jour, en des mains étrangères. Comment peut-on résister à ce torrent du commerce et de l'industrie ? N'est-il pas vrai l'axiome du peuple de la Grande-Bretagne : “ *Those who have the Key of wealth are lords of all.*”

LA REVUE FRANÇAISE DES FAMILLES.

Publiée à New York, par F. G. Berteau. Nous accusons la réception du 5e numéro du 1er volume de “ la Revue Française des Familles ”—pour février. Ce numéro se recommande lui-même comme les précédents par le bon goût qui préside au choix des matières et par la collection des articles qu'il renferme. La Revue est une intéressante publication, que l'on peut sans danger apporter au sein de la famille—et qui, suivant son épigraphe : “ Instruire et Amuser ” remplira son but. Nous la recommandons à nos familles canadiennes. On s'abonne chez F. R. Fabre, écr. Rue St. Vincent.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 8 FEVRIER, 1845.

DES ASSOCIATIONS.

“ On parle beaucoup, on s'occupe beaucoup d'Association depuis quelques années, et dans l'état de lutte où vivent nos Sociétés, ce n'est là ni un mot vide de sens, ni une recherche vaine. Même pour les esprits les plus dégagés des théories aventureuses, la vie actuelle est loin de réaliser toute la somme du bien possible, et il reste évidemment quelque chose à faire, soit dans le monde des passions, soit dans le monde des intérêts. Les désordres qui se traduisent ici en rivalités

politiques, là en concurrences industrielles, appellent suivant les uns, de prudents palliatifs, suivant les autres un traitement héroïque. Tous s'accordent à prononcer le même mot : Association.”

Le Comité de la Société des gens de lettres.

Si en Europe, dans tous les États civilisés, on a senti depuis quelques années, combien les Associations ont produites et sont susceptibles de produire de bons, de puissants effets, pour augmenter la somme de biens dont les progrès du siècle vous ont doté ; si les sommités des sociétés, les hommes d'élite, ont découvert ce nouveau pouvoir, cette nouvelle puissance que donne la réunion des individualités, le concours des hommes agissant collectivement vers un même but, nous, peuple du continent Américain, nous qui voulons marcher, sur leurs traces, nous devons également sentir combien il est important pour nous, séparés sur un territoire étendu, immense, composé de tant de matières hétérogènes, nous, chez qui les Institutions gouvernementales et constitutionnelles sont encore à l'état d'enfance et de théories, nous devons comprendre, disons-nous, combien les Associations seraient, pour nous, d'un grand secours, d'abord dans un but d'intérêt politique ; la Société Canadienne n'a pas de centre commun ; elle est éparse, disséminée sur une surface de terre d'une immense étendue ; elle s'agit sans force et sans chaleur—sans cette vigueur que donne le concours collectif d'une masse forte d'hommes et de principes, forte par le nombre et par les idées. Ici les hommes vivent isolés, sans moyen de s'entendre—de s'aboucher les uns avec les autres, à un signal d'un moment. Parfois des commotions, des crises d'une nature un peu plus sérieuses, un peu plus importantes nous tirent, il est vrai, de notre léthargie, un grand événement politique nous fuit un peu mouvoir ; alors nous nous réveillons, nous secouons notre apathie pendant un moment, pour nous entre-regarder et dire ; “ il faut pourtant voir ce que nous allons faire.” Et bien souvent, quand nous commençons à agir, l'occasion est déjà loin de nous. Avant que nos institutions politiques soient arrivées à quelque état de permanence et de perfectionnement pratique, quels combats, n'aurons-nous pas à livrer ? quel état de luttes incessantes n'aurons-nous pas à traverser ? Comment nous préparons-nous pour ces luttes, pour ces combats ? Comment en France et surtout en Angleterre, l'opinion publique acquiert-elle tant d'influence de jour en jour, au point d'assurer au peuple, par la seule puissance de l'opinion publique, la garantie de ses droits et de ses libertés. Sauvegarde des institutions constitutionnelles, elle est toujours aux oreilles du pouvoir, prête à l'avertir de ne pas passer outre, et de se tenir toujours dans les bornes de la légalité. Là le peuple se rassemble, il parle, il discute, il raisonne sur ses devoirs, et sur ses droits, il dit en commun, en famille, pour ainsi dire, les torts, les méfaits, les complots, les trames de l'arbitraire. Dans ses réunions, il apprend à compter son nombre et ses forces. Il se sent fort de la force individuelle de chacun et de la force collective de tous. Il concerté ses systèmes, ses plans d'attaque et de défense, et il prend les moyens de les exécuter. Il a ses CLUBS, SES MEETINGS ; ces différentes sociétés influent sur le ton de la presse. Elles la conduisent, dirigent ses efforts, la presse devient alors le vrai reflet de l'opinion publique. Ici nous n'avons point d'esprit d'Association, point de centre de foyer, de mouvement d'activité, d'action. Il y a trop d'isolement pour que nos efforts puissent être de quelque poids. Il semble que nous

n'avons pas compris encore que ce qu'un homme ne peut faire, dix le feront, ce que dix ne pourront faire, cent l'effectueront.

Nos compatriotes d'autres origines ont depuis longtemps compris toute l'importance des associations, et depuis quelques années en ont formé plusieurs. Ils ont à Montréal l'Institut des Artisans, “ *The Mechanic's Institute* ; ” la Société de la Bibliothèque Mercantile, “ *The Mercantile Library Association*.” Ils ont leurs chambre des nouvelles, leurs salons de lecture, etc., etc., et nous, Canadiens-Français, avons-nous quelque part en cette ville une salle de réunion ? un lieu commun où nous puissions nous rencontrer, nous voir, nous instruire ensemble ? Nous voulons être forts ; l'union fait la force, et nous ne sommes pas unis ; nous voulons être puissants, *knowledge is power*, comme dit Lord Bacon, l'intelligence est une puissance, et nous n'avons pas assez l'éducation. Avec la marche rapide des choses, l'esprit public doit prendre une large part d'influence dans les affaires du pays ; mais nous n'avons pas assez d'esprit public, chez nous l'existence est toute intérieure, toute entière, dans la vie privée ; elle ne se répand pas au dehors. Il faudra pourtant introduire dans nos mœurs quelque chose de différent. Il faut prendre quelque chose de l'Anglais, de l'Américain pour combattre, pour lutter, pour se protéger, non seulement en politique, mais en industrie, il faut concentrer ses forces. Il faut que l'esprit public, dans un moment de besoin, nous porte tous ensemble sur le point attaqué, pour la défense ; et il faut que l'esprit public dirige nos forces pour l'attaque.

Nous avons tracé ces lignes dans l'intention de suggérer à nos compatriotes une Association Canadienne politique, comme aussi nous voudrions voir des associations industrielles, d'artisans, de marchands. mais une idée que nous avons d'abord, c'est celle d'une grande société, générale, universelle, qui étendit partout le pays ses ramifications et son influence ; qui eut au milieu de notre ville ses salles de réunions, ses salons de lecture, de journaux où chacun put aller se réunir le soir, parler, causer sur ce qui se passe autour de vous ; Association qui put, par son nombre et son importance, représenter l'opinion publique de la Société-Canadienne : nous savons que déjà plusieurs personnes de cette ville se sont occupés d'un pareil projet, et nous croyons qu'il sera bien reçu de tous.

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépourvu de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls ; mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous et abritez-vous mutuellement.

Tandis que vous serez réunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle ? Cependant, quand paraît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle. Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : Combien êtes-vous ? répondez : Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps, ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont

veux-là qui cherchent à s'assujétir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffe en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savait qu'il en serait ainsi, et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent unis, et que les faibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul, sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux, sera moins fort que quatre ; et ainsi les faibles ne craindront rien, lorsque s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autres issues, ni à gauche, ni à droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'il avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres : Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux : peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

Et cette parole fut écoutée et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit : Prions, dit encore : Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher ; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble."

HISTOIRE DE LA SEMAINE.

A la bonne heure ! Voilà ce qui s'appelle un peu l'hiver ; trois à quatre pieds de neige, un froid piquant et un vent glacé. Qu'en dites-vous, messieurs du Haut-Canada, qui vous moquez si bien de nous, et qui ne prenez pas la peine de mettre vos paletots ? Aimez-vous les promenades en raquettes ? Si vous les aimez, ne vous gênez pas, vous pouvez vous chauffer d'une paire, et en avant ! même dans les rues, au centre de la Cité.

Si l'hiver a ses misères dans ces régions du Nord, dites-moi, amis lecteurs, n'a-t-il pas ses douceurs, ses petits bonheurs ? Quand la neige, fouettée par un vent furieux, fait vibrer nos vitres, quand vous entendez gronder l'orage aux angles de la maison, et que les bruits lointains de la tempête, semblables à de sourds gémissements quand ils sont arrivés jusqu'à vous, vous font aimer et bien goûter votre intérieur, alors il vous est arrivé, sans doute, à vous tous, de passer une bonne et agréable soirée au coin de votre feu ; d'endosser votre robe de chambre, de mettre vos pantoufles, et de vous étendre dans un bon fauteuil pour vous délasser des fatigues de la journée. N'est-ce pas un bonheur de regarder pétiller le feu de votreâtre, de sentir sa douce et bienfaisante chaleur, quand, si près de vous, à quelques pieds seulement, vous avez le froid à vingt degrés, les frimats, la glace, l'orage et la tempête ! N'est-ce pas que vous sentez bien mieux le bonheur du foyer domestique quand les éléments semblent déchaînés contre la nature entière et l'espèce humaine ? Vous vous laissez aller à une douce causerie avec quelque vieil ami. Si vous êtes fumeur, (et qui ne l'est pas dans ce siècle de progrès ?) vous dépensez ensemble quelques bons cigares de la Havane, ou bien vous écoutez en silence quelque conte fantastique qu'un vieux parent se plaît tant à raconter quelquefois.

Avez-vous voyagé à travers nos campagnes par un temps pareil à celui de mercredi dernier ? Vous est-il arrivé de vous trouver en route, sur le soir, quand les ombres s'allongent autour de vous, quand la neige vous enveloppe comme dans un tourbillon, au point de borner votre horizon de tous côtés ? Avez-vous traversé ainsi des lieux déserts, des bancs énormes de neige et de glace, en vous dirigeant sur une petite lumière d'une auberge que vous aperceviez là-bas, bien loin, bien loin ? Et puis, dites-moi encore, avez-vous été heureux d'échapper aux horreurs d'une nuit passée au milieu de l'ouragan et du froid, et réjoui d'arriver au gîte et de voir la flumme joyeuse du grand feu de cheminée, et de trouver un bon lit ; n'est-ce pas que la plus chétive auberge vous paraît confortable alors ? Oh ! vive l'hiver, malgré ses petites misères, pour ceux qui peuvent compter sur un bon gîte et un bon feu ; mais il est une classe d'hommes comme vous, pour qui il n'est qu'une longue suite d'infortunes et de maux, qui le voient arriver en tremblant à la pensée de tout ce qu'il amène à sa suite. Regardez l'enfant arrêté, tremblottant de froid à votre porte ; voyez ses membres couverts des haillons de l'indigence, exposés aux intempéries, aux rigueurs de la saison. Pensez à l'enfant rentrant le soir dans son misérable réduit sans y trouver qu'un feu aussi pauvre, aussi mal alimenté que lui-même, et dites-moi, l'hiver n'est-il pas la plus mauvaise des saisons ? A bas l'hiver !

Vendredi dernier, fut votée, par acclamation, par la Chambre d'Assemblée, l'Adresse à la Reine, au sujet de la réhabilitation de la langue française. C'est un acte de justice accompli par la majorité du Haut-Canada en faveur de leurs compatriotes. On pourra à peine croire dans vingt ans d'ici, que dans ce XIX^{me} siècle, en Amérique, on ait voulu proscrire une langue comme la nôtre, parlée par la majorité du pays. Encore si c'était du Visigoth... que cette langue des Corneille et des Racine, des Châteaubriand et des Lamartine, que ce langage des Cours Souveraines de l'Europe, Anglo-Saxons, mes amis, avouez-donc que c'était là une bien mesquine idée du Parlement Impérial. Proserira la langue française ! Mais n'est-ce pas à elle que vous avez emprunté toutes les beautés, les richesses de la vôtre ? La fleur de votre aristocratie n'est-elle pas fière de porter des noms tout français, et rougit-elle d'une telle origine ? Ou plutôt ne jette-t-elle un regard de dédain sur la petite noblesse bretonne, qui porte des noms barbares, quand on les compare aux beaux noms des compagnons de Guillaume de Normandie ? Et donc !

Avez-vous été à la séance de la Chambre, mardi soir ? Vous n'y êtes pas allé ; vous avez eu tort : car autant vous avez pu vous ennuier à entendre quelque débat sans intérêt, sur quelque sujet sans importance, ou bien, étant allé pour entendre parler un certain député, vous vous êtes endormi au discours interminablement éloquent de son honorable ami Mr. un tel--autant mardi, vous vous seriez bien amusé. Cette fois, de peur qu'on reprochât à quelques-uns de ces honorables et savants MM. d'occuper tout le temps de la séance, et pour que personne ne méritât ce reproche, ils se sont levés tous ensemble et ont pris la parole en même temps. D'abord c'était M. Johnston, le député de Carleton qui voulait proposer un vote de non-confiance contre l'honorable M. l'apineau, le Commissaire des Terres de la Couronne. Il est bon de vous dire que ce député de Carleton est un farceur de première force. C'est lui qui voulut déguerpir et rentrer dans ses foyers, il y a quelque temps, si de suite la Chambre ne s'occupait de certaine petite mesure pour sa localité. Or, comme ce Monsieur paraissait sérieux, et que la majorité n'est pas forte, à se jouer de la gauche impunément, il fallut bien retenir notre homme en amenant de suite sur le tapis, la petite mesure en question. Mais pour revenir, non pas à nos montons, mais à nos tigres, car ils étaient tout-à-fait féroces, nos bons représentants, mardi soir. Or donc, M. Johnston, proposait une enquête sur la manière dont le Dépar-

tament des Terres est conduit. Là-dessus M. le député pour la Cité de Québec fait remarquer que si M. le Commissaire des Terres ne faisait pas son devoir et ne remplissait pas bien sa charge, la honte n'en pouvait retomber sur la majorité du Bas-Canada, car ce Monsieur ne représentait aucune partie de cette majorité, pas plus que tous ses collègues du Bas-Canada. Là-dessus, grand émoi, paroles prononcées en masse, menaces furieuses, concert de quatre-vingt voix, chantant chacune un air différent, harmonie un peu sauvage, il faut le dire, qui fut enfin terminée par quelques voix sévères et graves, et l'appel à l'ordre répété cent fois en vain, mais qui rappela enfin les gens à la raison, car toute chose à no fin en ce monde. Que conclure de tout cela. C'est qu'il se passe de singulières choses dans un camp. Il faudra de la tactique, et comme en amusant, nous voulons éclairer, nous dirons un petit passage de ce brave Timon, d'antique souvenir : " Les Ministres doivent employer plusieurs sortes de tactiques avec ces majorités endoyantes, que la fortune dispose entre leurs mains. Faites-leur du raisonnement, est-ce que vous y comptez beaucoup de logiciens ? Faites-leur de l'éloquence, est-ce que chez elle l'imagination abonde ? Parlez de religion, les religieux s'en laisseront émouvoir. Touchez la question d'intérêt personnel, les intérêts seuls vous comprendront. Mais faites leur peur et vous les aurez tous ! En vérité, je vous le dis, quand vous aurez épuisé tous vos autres moyens sur la majorité, et que vous la trouverez sourde, inerte, rebelle même et murmurante, faites-lui peur, bien peur, et elle est à vous !"

NAISSANCES.

A St. Hyacinthe, le 1^r. du courant, la Dame de P. E. Teclere, écuyer, a mis au monde deux filles jumelles.

DECES.

A Chambly, le 26 du mois dernier, après une longue et douloureuse maladie de 3 ans, M. Pierre Vincelle, cultivateur du lieu, âgé de 83 ans.

A St. Hyacinthe, le 27, William-Albert, enfant de M. W. Honey, âgé de 8 mois.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de Quatre Piastres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevons pour ce journal des annonces, avertissements etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (affranchies), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. Lovell et Gibson, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENS.

A. Soulard, écr.....	Québec.
J. G. Duval, écr.....	Trois Rivières.
L. V. Sicotte, écr.....	St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écr. M.P.P....	Vaudreuil.
L. A. Olivier, écr.....	Berthier.
J. G. DeLorimier, écr.....	L'Assomption.
P. L. LeTourneau, écr.....	Rivière Chambly.
Frs. Caron, écr.....	Amherstburg.
H. de Rouville, écr.....	Sorel.
H. F. Marchand, écr.....	St. Jean.
Tancredi Sauvageau, écr....	Laprairie.
F. X. Valade, écr.....	Terrebonne.
Col. A. C. Taschereau, écr.	D'Eschambault.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, No. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

MONTREAL.
DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON.